

Paradoxe

BERNARD CERQUIGLINI

**L'INVENTION
DE NITHARD**



Les Éditions de Minuit

L'INVENTION DE NITHARD

DU MÊME AUTEUR



LA PAROLE MÉDIÉVALE, 1981.
L'ACCENT DU SOUVENIR, 1995.
UNE LANGUE ORPHELINE, 2007.

Chez d'autres éditeurs

ROBERT DE BORON, LE ROMAN DU GRAAL (éd.), UGE, 1981.
ÉLOGE DE LA VARIANTE, Éditions du Seuil, 1989.
LA NAISSANCE DU FRANÇAIS, PUF, 1991.
LE ROMAN DE L'ORTHOGRAPHE, Hatier, 1996.
À TRAVERS LE JABBERWOCKY DE LEWIS CARROLL, Le Castor Astral, 1997.
LES LANGUES DE FRANCE (éd.), PUF, 2003.
LA GENÈSE DE L'ORTHOGRAPHE FRANÇAISE (XII^e-XVII^e siècles), Honoré
Champion, 2004.
MERCİ PROFESSEUR !, Bayard, 2008.
PETITES CHRONIQUES DU FRANÇAIS COMME ON L'AIME, Larousse, 2012.
ENRICHISSEZ-VOUS : PARLEZ FRANCOPHONE !, Larousse, 2016.

BERNARD CERQUIGLINI

L'INVENTION DE NITHARD



LES ÉDITIONS DE MINUIT

UNE RENCONTRE SINGULIÈRE

On a écrit en français, première des langues romanes à pratiquer l'écriture, dès le IX^e siècle : quelques lignes, perdues dans l'immense latinité, mais des plus précieuses. Cet ouvrage entend expliquer l'émergence précoce, inattendue voire paradoxale d'un usage écrit, politique et littéraire de cet idiome qui en était encore à ses balbutiements : le protofrançais acquiert promptement ses lettres de noblesse. Cet exploit n'a pas peu contribué à l'image d'une langue française idiome d'ancienne culture écrite, instrument familier du pouvoir ; il éclaire son destin et sa vocation à rayonner. Nous proposons ici des raisons radicalement nouvelles de ce coup d'éclat inaugural. La question est austère et devrait requérir l'impassibilité de la science ; on nous pardonnera toutefois un ton parfois familier, et en préambule quelques remarques personnelles.

Ce livre résulte d'une rencontre ; il tient à la découverte, puis à la fréquentation régulière, mêlée d'estime et d'affection, d'un homme mort il y a plus d'un millénaire. Dans une étude publiée il y a vingt-cinq ans, consacrée à l'apparition de la langue française, je reprenais la question, ancienne et jamais vraiment résolue, de la date à laquelle le latin, même très tardif, s'était transformé en protofrançais¹. À l'interrogation « Depuis quand parle-t-on français ? » je répondais de façon tranchée : « Depuis qu'on l'écrit. » C'est-à-dire depuis qu'on a perçu,

1. B. Cerquiglini, *La Naissance du français*, PUF (coll. « Que sais-je ? »), 1991 ; 4^e édition, 2013.

estimé et valorisé sa divergence d'avec le latin, en lui attribuant une fonction sociale, en le faisant accéder au prestige et à la permanence de l'écrit. Dans cette perspective, les *Serments* de Strasbourg, traité d'alliance bilingue (français/germanique) échangé en 842 par Charles le Chauve et Louis le Germanique, n'étaient plus seulement le premier texte rédigé en français, digne d'être salué comme tel, attestation initiale et presque aléatoire d'une langue en devenir ; ils se révélaient l'instrument d'une opération politico-linguistique impliquant la promotion des langues vernaculaires. Charles et Louis, faisant alliance contre leur frère, Lothaire, pourtant empereur proclamé, se reconnaissaient mutuellement une autorité sur les parties francophone et germanophone de l'Empire ; délaissant le latin de l'unité impériale, les serments faisaient des langues vulgaires l'expression de l'alliance, la délimitation des territoires attribués (et officiellement partagés, quelques mois plus tard, par le traité de Verdun), presque leur identité. Les *Serments* fondaient et justifiaient l'usage écrit du français, dont ils constituaient la décisive première « attestation ». Il importait de souligner, par suite, que ce premier texte français avait été sauvé par un autre texte, latin. Contrairement à l'idée commune, les serments effectivement prononcés à Strasbourg ne furent pas conservés. Absents de la *Capitularia regum Francorum*, recueil de tous les actes officiels pris par les Carolingiens, ils sont seulement cités, dans une chronique latine rédigée par un proche de Charles le Chauve (et épousant sa cause), grand seigneur cultivé, Nithard². Il fallait donc rendre grâce à cet homme, non seulement d'avoir préservé ce document si précieux, mais d'en avoir saisi la signification, la valeur, la nouveauté audacieuse. Je conclusais l'ouvrage en ces termes :

Exemplaires, donc, les *Serments de Strasbourg*. Ces quelques lignes tracées sur un parchemin marquent la naissance du français ; elles annoncent celle de deux États rivaux et plus tard de l'Europe des langues ; elles donnent à lire le lien fort de la langue et du politique ; elles montrent le rôle de l'écrit et de ses professionnels dans la constitution d'une langue nationale.

2. Nithard, *Histoire des fils de Louis le Pieux*, éditée et traduite par Philippe Lauer, Les Belles Lettres, 1926.

S'ils n'existaient pas, il conviendrait de les inventer. C'est d'ailleurs peut-être ce que Nithard a fait (p. 125).

Cette juvénile conclusion proférée en fanfare s'achevait sur une pirouette. Laquelle, aujourd'hui, ne paraît point gratuite : à l'évidence, ce guerrier lettré si perspicace avait retenu mon attention.

Durant le quart de siècle qui suivit, occupé par d'autres tâches et d'autres sujets, je suivais néanmoins les progrès d'une historiographie carolingienne renouvelant en profondeur ses conceptions. Donnant un portrait plus favorable de Louis le Pieux, plus équilibré des dissensions entre ses trois fils, Charles, Louis et Lothaire, les historiens ne craignaient pas de minorer l'importance politique du couple *Serments* de Strasbourg – traité de Verdun. Non sans arguments, ils n'y voyaient plus guère la répartition de territoires, ancêtres lointains de la France et de l'Allemagne ainsi que de leur histoire conflictuelle (image très « école de la Troisième République » dont mon livre ne s'était pas totalement gardé) ; ils y désignaient la reconfiguration de ces réseaux d'allégeances personnelles que constituait le pouvoir carolingien. Les trois frères se disputaient davantage les fidélités que les domaines. Or, mensonges et forfaitures, promesses et brouilles, serments révoqués : Nithard ne parlait que de cela. Sa chronique n'était donc pas seulement l'éminent dépôt d'un précieux document linguistique, mais le récit au plus juste, au plus près, de ce qui se jouait durant les années 840-843 ; les historiens la reprenaient, la relisaient, avec une attention accrue au texte et à son auteur. Je fis de même, sollicité récemment par une remarquable refonte de l'édition³. Devenue familière, cette vieille chronique carolingienne me convainquait de sa qualité esthétique, faisait preuve d'une originalité troublante dans la production écrite de l'époque, comme d'une singulière modernité : à l'évidence, on avait en Nithard un authentique écrivain. Bien plus, je me persuadais que la citation des *Serments* en langue vulgaire n'était ni anodine, ni due à quelque nécessité historique de véracité. La convocation des *Serments*, répondant à une intention person-

3. Nithard, *Histoire des fils de Louis le Pieux*, édition et traduction de Philippe Lauer, revues par Sophie Glansdorff, Les Belles Lettres, 2012.

nelle de Nithard, prenait place dans son dispositif textuel. On pouvait penser dès lors que l'accession du français à l'écrit, certes liée à une promotion sociale de la langue vulgaire, s'était jouée, en définitive, au sein de cette œuvre ; on pouvait estimer que la citation littérale des *Serments* était partie prenante de l'énoncé, narratif et apologétique, nithardien, qu'elle lui était homogène et relevait de son inspiration ; on en pouvait conclure que ce latiniste fut non seulement le pionnier du français, mais son promoteur littéraire. L'invention de Nithard eut un bel avenir : grâce au numérique, on n'a jamais autant écrit en français.

Je m'étais inscrit, ce faisant, dans un mouvement historiographique commencé à la Renaissance, quand on avait « découvert » les *Serments* de Strasbourg, et auquel il avait fallu des siècles pour offrir à Nithard une juste reconnaissance : ce dernier avait été, tour à tour, ignoré, incompris, négligé, minoré, cité, remarqué. Je le distingue aujourd'hui, et le place en pleine lumière, lui attribuant un rôle majeur dans l'histoire du français : ce livre rapporte ma propre invention de Nithard.

L'homme m'intéressait, dont on savait peu de chose. Il avait été quelque temps abbé laïc de Saint-Riquier où, selon son vœu, il avait été enterré. Mais la vieille abbaye carolingienne a cédé la place à l'église abbatiale gothique, flanquée des beaux bâtiments des XVII^e et XVIII^e siècles. J'allais à Saint-Riquier, archéologue d'humeur, regarder le ciel qu'il avait contemplé. Peut-être connaissait-on la place qu'avaient occupée les bâtiments carolingiens, sous les constructions actuelles, le périmètre où l'on avait sans doute enseveli le guerrier abattu ; ses cendres, après les saccages et destructions, avaient peu de chance d'être encore en place... Je poursuivais l'ombre d'un fantôme. En 2012, je finis par m'en ouvrir à mon ami Claude Jean, directeur régional des affaires culturelles pour la Picardie ; il me rappela gaiement quelques jours plus tard, pour m'annoncer cette nouvelle stupéfiante : en fait, on avait retrouvé les restes de Nithard, qui plus est au terme d'une histoire rocambolesque. J'accourus à l'abbaye de Saint-Riquier, dont la nouvelle directrice, Anne Potié, me conduisit au Centre archéologique départemental, où m'attendait une émotion forte. Dans une salle reposait sur une longue table un squelette

incomplet : c'était Nithard. Je saluai sa dépouille, m'attardant à contempler, empreint d'émotion, saisi de pitié, le crâne ouvert de celui qui avait célébré le français.

Singulière rencontre, pour un chercheur familier d'écrits sans visage et sans nom, dont les siècles ont affaibli la vigueur et l'écho, avec le reste palpable de ce qui fut une ardeur, la trace pathétique d'un élan brisé. Un destin se donnait à voir, et la vérité d'une œuvre. Ces ossements, dérobés par miracle à l'opacité des siècles, confirmaient ce que suggérait la chronique : un chagrin du monde et des hommes, qu'avaient rémunéré l'intelligence solitaire du siècle et la grandeur de l'écriture. Au laboratoire de Ribemont-sur-Ancre reposait le premier écrivain français.

Nithard avait surgi de sa tombe et d'un millénaire d'oubli, ouvrant le cortège des officiants du français, pour recueillir notre légitime gratitude, afin que j'écrivisse son Tombeau.

CHAPITRE I

FIGURES D'UN MÉCONNU

Le lundi 31 octobre 2011, au matin, la nouvelle directrice monta visiter les combles. Nommée au mois d'août, Anne Potié prenait avec vigueur les rênes du Centre culturel de Saint-Riquier, figure moderne de l'éminente abbaye carolingienne. Afin de réveiller un établissement quelque peu endormi, la responsable avait un projet : créer un Centre de rencontre consacré à l'écriture, sous tous ses aspects, du numérique au social. C'était se montrer fidèle à une abbaye qui, protégée de Charlemagne, fut, par son scriptorium, un des grands lieux de savoir du haut Moyen Âge occidental ; c'était répondre aux besoins d'une Picardie touchée par la crise, la sous-qualification, l'illettrisme. Les expositions, l'accueil de classes et d'écrivains, les cours et ateliers allaient redonner vie aux vastes locaux, qu'il convenait d'abord de se réapproprier. Des visites exploratoires commencèrent, riches en surprises pour la vaillante directrice, qui faillit se noyer en découvrant, au plus profond sous-sol, une source que le Moyen Âge croyait miraculeuse et qu'on avait oubliée, qui manqua défaillir en découvrant six caves remplies de moulages de statues d'Angkor, que le musée Guimet y avait, dans l'indifférence générale, indûment déposés depuis des décennies. Les locaux reconquis, restait le grenier courant au-dessus de l'immense bibliothèque du XVIII^e siècle ; un bel espace à aménager, mais d'abord, certainement, à vider.

Le 31 octobre 2011, donc, Anne Potié se saisit d'un gros trousseau de clés et d'une lampe torche ; elle était accompa-

gnée de Jocelyne Martin, venue dans ses fonctions d'adjointe au maire, mais aussi en mémoire de son mari Michel Martin, disparu six mois plus tôt, érudit local dont l'abbaye avait été la passion. Les deux dames ouvrirent la porte, saisies par l'odeur de renfermé, la poussière, les toiles d'araignées, les fientes : personne n'était monté depuis longtemps, l'abandon était total. Elles marchèrent au milieu des rossignols, des meubles éventrés, des rebuts : à l'évidence, tout était à jeter ; on allait s'y employer. En repartant, Anne Potié buta contre un carton poussiéreux, dont le choc rendit un son étrange. Le carton bâillait, ouvert par l'humidité ; par curiosité, l'administratrice élargit l'ouverture à l'aide de sa torche, en sortit un sac de plastique ; la lumière de la lampe fit apparaître deux fémurs, des tibiais, une clavicule, un crâne.

– Enfin, s'écria Jocelyne Martin ; mon mari le cherchait depuis vingt ans.

– Qui ? répondit Anne Potié.

– Nithard.

Point encore savante en matière de dynastie carolingienne, Anne avoua son ignorance.

– Le petit-fils de Charlemagne ! fit Jocelyne, transie d'émotion.

Rendons hommage à l'intrépide et heureuse directrice. D'un coup de pied, elle venait de mettre la main sur les restes, les seuls sans doute dont on soit sûr, d'un descendant de Charlemagne. Plus encore, la responsable d'un organisme consacré à l'écriture venait d'épargner la déchetterie au premier écrivain de langue française.

*
**

Nithard était retrouvé ; n'ayant pas été enseveli dans ce grenier du XVIII^e siècle, on peut penser qu'il avait été découvert quelque part, puis déplacé, égaré, oublié. À dire vrai, le Carolingien auquel nous consacrons cet ouvrage en forme d'apologie est coutumier de la négligence : ayant marqué sa carrière, elle explique son œuvre ; nous aurons amplement l'occasion d'y revenir.

Pourtant Nithard avait été retrouvé. Sinon en grande céré-

monie, du moins par des personnes à même d'apprécier leur découverte : on exhumait, à Saint-Riquier, les restes de celui qui en avait été abbé laïc, comme son père Angilbert le bâtisseur de l'abbaye, et qui avait pour mère Berthe, une des filles de Charlemagne. Ce n'était pas rien : on disposait ainsi des ossements d'un membre de la famille royale : on tenait l'ADN carolingien. Faut-il rappeler que, pour des raisons diverses, le tombeau de Charlemagne, à Aix-la-Chapelle, est vide ? Vide également celui de l'empereur Louis le Pieux, son fils, à Metz, de l'empereur Charles le Chauve, son petit-fils, à Saint-Denis, etc. Posséder le crâne d'un Carolingien de sang est précieux¹. Mais il est bien d'autres raisons de crier au miracle.

La découverte, « l'invention » (selon la belle formule consacrée) de Nithard, ne manqua pas de piquant, elle non plus. En début de matinée, le samedi 17 juin 1989, Jacques Dulphy, alors jeune « localier » au *Courrier Picard* (dont il est aujourd'hui une des meilleures plumes) reçut un appel d'Honoré Bernard : « Venez vers 11 heures, sur le parvis de l'abbatiale, à Saint-Riquier ; vous devriez avoir de la matière pour un article. » Jacques Dulphy n'ignorait pas qui était Honoré Bernard : ce professeur de lettres passionné d'archéologie fouillait l'abbaye avec ardeur et non sans succès, depuis trente ans ; il avait entraîné plusieurs générations de lycéens et d'étudiants enthousiastes. Une archéologie « à l'ancienne » sans doute, bien que Bernard ait vu couronner ses recherches d'un doctorat à Nanterre, mais si militante et chaleureuse qu'elle force le respect. Et puis, Honoré Bernard a retrouvé notre Carolingien ; saluons sa mémoire. L'archéologue avait appris qu'une entreprise était chargée de vérifier la solidité des fondations à hauteur du parvis, avant la réfection d'un pilier du portail ; elle allait donc creuser. Or Bernard était convaincu, pour avoir fait ses propres sondages, de la permanence de la disposition : l'actuel parvis se trou-

1. Ajoutons cette remarque : quel est le premier écrivain français dont on ait, avec certitude, les restes ? La question n'a aucun sens avant la fin du Moyen Âge. Charles d'Orléans, mort en 1465, enterré à Blois, était prince ; c'est pourquoi ses cendres furent transférées en 1505 au couvent parisien des Célestins, mais elles disparurent avec ce couvent. Il faut donc attendre les écrivains de la Renaissance ; c'est dire l'importance de la découverte de Saint-Riquier.

vait au-dessus du porche de l'ancienne abbaye carolingienne ; il savait, pour avoir lu une chronique du XII^e siècle, que Nithard avait souhaité reposer devant le portail : on pouvait penser qu'il était à portée de pioche et de truelle. Profitant du samedi, accompagné de deux étudiants (dont nous regrettons d'ignorer les noms), ayant installé une palissade de fortune autour de l'excavation ouverte sur le parvis, ils creusèrent. Au-dessous d'un ossuaire et à moins d'un mètre, un sarcophage fut rapidement en vue ; on attendit le journaliste. Arrivé, celui-ci aida à en soulever le couvercle ; la sépulture était vide, mis à part un tas d'ossements rassemblés à la tête du sarcophage. On les sortit avec précaution, notamment les diverses parties d'un crâne, qui avaient été empilées (« comme des soucoupes », dit Jacques Dulphy). Honoré Bernard, s'en saisissant, reconstitua le crâne, le tendit au journaliste, et, lui montrant la large entaille traversant l'os pariétal, lui dit :

- Voilà, c'est Nithard !
- Qui ? répondit Jacques Dulphy.

Décidément... S'étant informé, le journaliste publia un article dans le *Courrier picard* du lundi 19 juin, qui fut repris par une dépêche de l'AFP, citée par quelques journaux nationaux. Ensuite, rien ; ou plutôt du rocambolesque.

Afin de valider son *invention*, Honoré Bernard avait persuadé le maire de Saint-Riquier de faire analyser les ossements. On les envoya au laboratoire « Méthodes d'étude des sépultures » du CNRS, installé au Service départemental du Val d'Oise (Saint-Ouen-l'Aumône), qui les étudia avec précision : les ossements appartenaient en fait à trois sujets, dont principalement un individu de sexe masculin, d'une quarantaine d'années, de morphologie robuste suggérant une corpulence puissante, possédant l'ossature inférieure « des cavaliers qui enserrent vigoureusement leur monture », présentant une lésion crânienne profonde, due à l'arme blanche, assenée de face et de haut vers le bas, ayant atteint le cerveau et instantanément fatale². À n'en pas douter, c'était Nithard, tué alors

2. Hervé Guy, « Anthropologie médico-légale des restes présumés de Nithard, petit-fils de Charlemagne », *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie*, 632, juillet 1994, p. 409-414.

que, tombé de cheval et ayant perdu son casque, il tentait de se relever. Fort de posséder les restes d'un petit-fils de Charlemagne, le conseil municipal en attendit le retour, décidé à lui offrir les honneurs d'une solennelle réinhumation. Il attendit, écrivit, attendit encore ; le souvenir s'en perdit, sauf chez les érudits locaux : Honoré Bernard, Michel Martin étaient intimidés sans doute par l'impassible autorité du CNRS, science officielle. Toujours est-il que l'on avait perdu Nithard.

Ce fut l'intrépide directrice qui le retrouva, par le plus grand des hasards. Que s'était-il passé ? Sur le carton humide et sale se lisait encore la date de l'envoi : 1999. Le labo l'avait enfin renvoyé, après dix ans ; le colis, réceptionné peut-être durant l'été par quelque stagiaire, avait été monté directement à l'attique, où il passa encore une douzaine d'années, et d'où il faillit partir, avec les chaises dépaillées et les tentures flétries, dans la benne du videur de grenier. Consolidés par les soins d'Auréliie Paillier, conservatrice-restauratrice au Centre archéologique départemental de la Somme, à Ribemont-sur-Ancre, restitués à la commune le 9 mars 2012, les restes de Nithard sont aujourd'hui conservés à Saint-Riquier. Enfin ! pourrait-on dire : les circonstances ne s'étaient pas montrées des plus indulgentes.

*
**

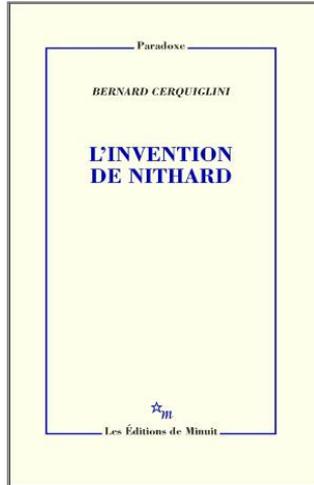
La postérité, il est vrai, n'avait pas fait preuve d'un intérêt très perspicace à son égard. C'est quand on découvre les *Serments* de Strasbourg, à la Renaissance, qu'une certaine lumière est projetée sur le Carolingien : ce traité, en effet, n'est connu que par son *Histoire des fils de Louis le Pieux*. Dans *Les Six Livres de la République*, qu'il publie en 1576, chez Jacques du Puys, Jean Bodin attire le premier l'attention sur le serment personnel de fidélité que se jurèrent Louis et Charles :

Loüys iura le premier en langue Romande les parolles qui s'ensuiuent, que M. le President Fauchet, homme bien entendu & mesmement en nos antiquitez, m'a monstree en Guytard, historien Prince du sang. (Livre I, chapitre VIII, p. 117)

Bodin commet une double erreur, qui aura la vie dure. Sur le patronyme, tout d'abord, de l'auteur de cette *Histoire* : il

TABLE DES MATIÈRES

<u>Une rencontre singulière</u>	<u>7</u>
<u>CHAPITRE I. Figures d'un méconnu</u>	<u>13</u>
<u>CHAPITRE II. L'énigme des serments</u>	<u>35</u>
<u>CHAPITRE III. L'alliance des princes</u>	<u>47</u>
<u>CHAPITRE IV. Esquisse d'une nation ?</u>	<u>73</u>
<u>CHAPITRE V. « Dissiper les ténèbres de l'erreur »</u>	<u>87</u>
<u>CHAPITRE VI. Comme un frère</u>	<u>111</u>
<u>Tombeau</u>	<u>121</u>



Cette édition électronique du livre
L'Invention de Nithard de Bernard Cerquiglini
a été réalisée le 12 juillet 2018
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707344694).

© 2018 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.

www.leseditionsdeminuit.fr

ISBN : 9782707344717